

la position, — il faut au mineur une chance exceptionnelle pour réussir.

Les terrains miniers de la Californie étaient couverts de tombes dès les premières années de la découverte de l'or, et cependant le climat était meilleur et les difficultés du voyage bien moindres qu'en Alaska.

Il y a à peine deux ans que l'on va au Yukon, et déjà le voyageur peut prendre pour guides de sa route les croix qui percent la neige et dont chacune indique la dernière demeure d'un vaincu de la lutte pour l'or.

L'homme qui gagne de quoi vivre et élever ses enfants, en travaillant même durement au pays, n'a que faire de risquer l'avenir de sa famille pour courir les aventures. S'il le sait, s'il engage pour cela le peu qu'il possède, il faillit à l'engagement qu'il a pris. au serment qu'il a fait en se mariant.

Malheureusement, les récits de quelques aventuriers qui réussissent le grisou, lui montent l'imagination, et quand la folle du logis y devient maîtresse, la raison s'en va et la misère est bien près d'y entrer.

Quant au célibataire qui n'a pas charge d'âmes, vigoureux, sain, dur à son corps, et qui a de quoi payer largement son voyage et subvenir à ses besoins pendant un an, celui-là peut aller aux mines. Il a neuf chances sur dix de revenir les mains vides ou de ne pas revenir du tout, mais il a une chance d'arriver à la fortune ou à l'aisance. Il ne risque que sa peau, et, à vingt-cinq ans, on en fait fort peu de cas.

Et puis, personne ne souffre de la disparition de celui qui succombe, personne à part une mère qui pleure et un père qui regrette toujours l'enfant qui ne reviendra jamais plus au foyer.

* * * Je sais bien que c'est prêcher dans le désert et que les conseils sages n'empêcheront jamais les fous d'en faire à leur tête écervelée.

De l'or ! mais il n'y a pas besoin d'aller si loin pour en trouver. La Beauce en est remplie, seulement, il s'agit de le trouver.

Si la plupart des gens qui s'en vont au Yukon se syndiquaient et mettaient en commun l'argent qu'ils vont donner aux chemins de fer et aux vapeurs, ils formeraient une compagnie puissante qui arriverait certainement à retrouver les lits des anciens cours d'eau qui renferment des quantités d'or incalculables.

Tous les géologues sont d'accord sur ce point.

On n'a pas réussi jusqu'à présent, c'est vrai, mais il ne faut pas oublier que l'on n'a jamais travaillé qu'avec de très petits capitaux et en se heurtant toujours à des questions légales de propriété qui ont disparu aujourd'hui.

Maintenant, tout est changé, on peut s'établir à l'aise et obtenir un *claim* à de bonnes conditions. On me dit même qu'une compagnie vient de se former encore pour faire des recherches sérieuses dans la Beauce.

Il me semble que le succès se trouve de ce côté là, et, à tout prendre, on est certain qu'au moins notre argent restera dans le pays.

* * * Mines à droite, mines à gauche, mines partout !

On vient de découvrir, dans la Gaspésie, une mine de mercure à l'état natif.

Dans la même région, les puits de pétrole augmentent toujours.

Du côté d'Ottawa, on trouve du fer chromé à chaque instant, et le fer chromé a une grande valeur, comme vous le savez.

On découvre du mica, de l'amiant, du cuivre etc., etc., un peu partout.

Notre province a de grandes ressources, soyez-en sûrs, mais la Beauce, les Cantons de l'Est, la Gaspésie, ce n'est pas assez loin ! On y va en chemin de fer, on n'y crève ni de faim, ni de froid, alors, ce n'est pas la peine de s'en occuper.

Ce qu'il faut, c'est l'inconnu, les risques à courir, et, chacun dit comme le vieux Malherbe :

Les dangers me sont des appas.
Un bien sans mal ne me plaît pas.

LEON LEDIEU.

A BATONS ROMPUS

...Lecteurs, de quoi vous parlerai-je par ces journées de chaleur accablante et énervante ?... Eh bien, je vous parlerai de quelque chose de plus énervant encore, quoiqu'on l'ait appelé *le nerf de la guerre*.

Je vous parlerai de la fièvre de l'or, ce microbe qui a toujours existé et qui déséquilibre depuis si longtemps le pauvre cerveau humain. Permettez-moi donc de vous en parler, probablement à un point de vue qui a échappé à beaucoup.

De l'or... Mais il y en a partout.

De même que dans le procès de Mme Lafargue, supposée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic qu'Orfila, le savant, avait trouvé dans le cadavre, Raspail, l'ignorant, lui répondit, en frappant sur le dossier de son fauteuil : " De l'arsenic monsieur, il y en a partout, même là-dedans ! "

Mme Lafargue fut condamnée, mais grâce à la clairvoyance de Raspail, elle fut plus tard... trop tard, réhabilitée.

Donc, quoiqu'il y ait de l'or partout—j'entends par là, non seulement les mines aurifères, mais les mines que tout travail promet à l'énergie et à la persévérance—beaucoup sont partis pour des régions lointaines, fascinés par cet aimant diabolique, et chacun se promet de revenir *millionnaire*.

Tant mieux pour eux, mais je crains qu'ils ne s'illusionnent, et que cette expédition ne ressemble, *plus est dorée la pilule qu'on leur fait gober*, à l'expédition du Brésil, où le café devait se trouver tout prêt à boire dans des tasses en porcelaine de Saxe.

Donc, pour moi, je ne crois guère au résultat pratique de cette expédition.

Oh ! je sais bien qu'il y aura comme pour le Paradis, ce vrai royaume de l'or, beaucoup d'appelés... et peu d'élus, mais enfin je n'y crois pas, et voici pourquoi.

Qu'il y ait de l'or au Yukon, je le veux bien croire, — il y en a bien dans la Beauce, dans les cantons de l'Est, et on commence à en trouver aux portes de Montréal—mais ce dont je doute, c'est qu'il y en ait autant que quelques intéressés le disent.

S'il y en avait autant qu'on le dit, nul doute que les accapareurs, les affamés, les mangeurs, les viveurs d'or, tels que les Vanderbilt, les Gould et les Mackay, sans compter les autres, auraient déjà organisé une expédition *monstre* pour augmenter leurs *petits revenus*. Or, on ne voit rien de cela.

C'est un point qui vaut la peine d'être mentionné. Mais ils sont assez riches, ces gens là, me dira-t-on.

C'est possible, mais la soif de l'or ressemble à celle de l'ivrogne... plus il a bu, plus il veut boire.

C'est ce qui me fait croire que ces gens là, n'ayant pas voulu prendre de bouillon, d'autres, les attirés, les partants, les aveuglés par la poudre qu'on leur jette aux yeux, le prendront à leur place, et je fais certainement des vœux sincères, au milieu de mes alarmes, pour que ce ne soit par un bouillon... *de onze heures* !

Maintenant, en supposant qu'il y ait de l'or, voire même qu'il y en ait beaucoup, voyons approximativement ce qu'il en faudrait pour bombarder un homme millionnaire en un an,—c'est la prétention de chacun des englués—voyons, dis-je, la quantité qu'il faudrait.

Et d'abord supposons qu'ils ne sont au nombre de *quatre mille*, (car on nous affirme qu'il y en aura trente mille sous peu), tous ces piocheurs de... bonne volonté et de bonnes intentions.

Or, quatre mille voulant gagner chacun son million — c'est l'ambition — cela représente *quatre milliards... de piastres...* c'est-à-dire une somme qui donnerait à chacun des habitants du globe, la modeste somme de... *une piastre*.

Mais ne soyons pas si gourmand, et réduisons d'un dixième la production et l'ambition, c'est à dire, attribuons à chaque mineur *cent mille piastres* seulement, ce qui demande un rendement de *quatre cent*

millions ; enfin, diminuons encore d'un dixième, c'est, à-dire, *dix mille piastres* pour chacun, ce qui nous mène à *quarante millions* ; enfin, descendons toujours, car c'est le meilleur moyen de s'élever, n'accordons plus que *mille piastres* à chaque tête, et nous arrivons au modeste chiffre de *quatre millions de piastres* qu'il faut trouver, pelleter et empocher, etc...

Lecteurs, je vous laisse la continuation du problème car je n'ai jamais tant calculé de ma vie, et après avoir calculé par vous-mêmes, combien tout cela représente de coup de pics, de pioches, de pelles, de tonnes et tout le tremblement, je crois que vous direz comme moi : que tout ce que ces chercheurs rapporteront d là-bas, ce sera... *une triste mine*.

Mais descendons des chiffres, des hauteurs incomensurables et des profondeurs mystérieuses et diaboliques du Yukon ou Klondike, et revenons terre à terre pour nous rafraîchir l'esprit, le cœur et l'âme.

Où trouverons-nous cet élément qui nous rapproche toujours plus de Dieu ? Ce sera dans le dernier écho du sacre du nouvel archevêque de Montréal.

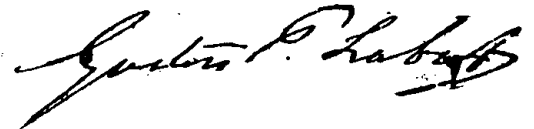
De la cérémonie, je ne vous en parlerai pas, car ce sont de ces choses qu'il faut avoir vues pour les pouvoir comprendre, sentir, apprécier. Je vous dirai, toutefois, ce que j'y ai entendu.

—Oui, disait quelqu'un qui n'a certainement jamais lu Bossuet, en entendant Mgr Emard, on dirait un grand oiseau qui part tranquillement de terre pour s'envoler vers le ciel, ou il reste suspendu.

—Il est bien *chêti*, disait un autre en voyant le nouvel archevêque.

—Oui, le père, répondit une jeunesse, mais en dedans il y a de bon et riche *stuff*... en or...

Que ce soit notre mine, à nous, qui cherchons l'or pur de la vérité.



DANS LA PRAIRIE

(Voir gravure)

Les vacances, bientôt, vont finir, hélas !...

Vous allez revenir à la ville, mes petits enfants, reprendre livres et cahiers, et en outre, vous, mes petites chéries, vos travaux d'aiguille et de crochet.

Car je suppose bien que les bonnes Sœurs, ou vos dévouées maîtresses, vous enseignent ce que toute jeune personne doit savoir ?... Je leur ferais injure en pensant le contraire.

Que de fois, à la campagne, vous êtes-vous promenés tous, fourrageant dans les prés les blanches marguerites et les jolis boutons d'or !

Votre grand ami, qui sait toujours trouver de jolis sujets pour les enfants... et même les parents, m'apporte une délicieuse gravure que vous trouverez dans ce numéro.

Il me semble vous voir, gracieux petits anges, butinant des fleurs ; faisant des gerbes de ces beaux iris dont le bleu n'est pas plus bleu que vos jolis yeux ; de ces belles marguerites dont le blanc n'est pas plus blanc que vos douces âmes d'enfants, aimant le Bon Dieu et vos parents, n'est-ce pas vrai ?

Mais vous êtes fatiguées : un moment de repos dans ce calme bienfaisant de la nature, dans ces délicates senteurs de la prairie, vous permet de donner une caresse à votre fidèle Médor, qui en paraît bien content !

Avec notre gracieux poète, Mme Desbordes-Valmore, je vous dirai : " Restez enfants, " oh ! oui, restez enfants ! Je le dis aux petits garçons comme aux petites filles.

Aimez bien vos parents, ces bons parents à qui vous devez tout : les rendant heureux, c'est vous, mes chéris, qui ferez votre bonheur !—F. P.